

Exclusif Ces chercheurs qui étudient les familles homoparentales

Les enfants d'homos ne vont ni mieux ni moins bien que les autres. Pour en arriver à ce constat, de nombreux chercheurs – essentiellement des femmes – se sont penchés sur leur berceau. Souvent cités, ces universitaires restent pourtant largement inconnus. «Têtu» est parti à la rencontre de ces psys et sociologues qui consacrent leur vie à étudier celle des enfants d'homos. DOSSIER RÉALISÉ PAR TAINA TERVONEN PHOTOS ZABOU CARRIÈRE

«**N**ous n'avons pas assez de recul.» Combien de fois n'a-t-on pas entendu cette remarque sur l'absence d'études scientifiques dans les débats sur l'homoparentalité? Elle sert tantôt à justifier le refus de l'adoption ou de l'aide médicale à la procréation pour les couples du même sexe, tantôt à dénier la nécessité d'un statut de parent social, en faisant valoir un «principe de précaution» qui cache mal une homophobie latente ou

L'homoparentalité ne date pas des années 90, les études qui lui sont consacrées non plus.

une frilosité générale face à l'évolution de la famille – quand elle ne révèle pas plus simplement une méconnaissance totale de la recherche. En effet, des études scientifiques existent. L'homoparentalité ne date pas des années 90, les études qui lui sont consacrées non plus. Elles ont débuté dès les années 70, aux États-Unis et en Angleterre, d'abord pour les besoins de la justice, qui avait tendance à retirer la garde des enfants à une mère homosexuelle lors d'un divorce. Pendant des années, la recherche s'est ainsi construite pour vérifier les préjugés les plus courants sur l'homoparentalité. Les homos peuvent-ils être de bons parents? Les enfants d'homos deviendront-ils eux-mêmes homos? Souffriront-ils d'une façon ou d'une autre de l'homosexualité de leurs parents ou de l'absence de père ou de mère? Au fil des centaines d'articles et d'ouvrages parus en Europe et aux États-Unis, aucune de ces inquiétudes ne s'est révélée fondée. Les résultats vont tous dans le même sens: les enfants élevés par deux parents du même sexe ne vont ni mieux ni moins bien que les autres. Peu importe la façon dont ils ont été conçus, la qualité de la relation enfant-parent et la transparence sur l'histoire de l'enfant semblent peser bien plus que l'orientation sexuelle du ou des parents. Pour Susan Golombok (*lire page 107*), Anne Brewcys (*lire page 109*), et Patricia Baetens (*lire page 108*), qui mènent des recherches sur le sujet depuis parfois trente ans, c'est une évidence. Mais elles se heurtent encore aux réticences de collègues qui leur opposent les mêmes arguments depuis des années: le nombre relatif de sujets interrogés, leur non-représentativité... voire la prétendue homosexualité des chercheurs! Elles leur rappellent

le nombre de recherches et la constance des résultats. Si les études sont là depuis aussi longtemps, c'est que les enfants sont là, eux aussi, depuis bien plus longtemps qu'on ne veut l'admettre. À 27 ans, Claire Breton (*lire page 111*) en a eu assez du silence de la société. «*Nous sommes là, nous avons besoin d'être reconnus*, dit-elle. *Que l'hypocrisie cesse.*» Tel semble aussi être le souhait de Claire Altman (*lire page 110*), maman de deux adoles-

centes qu'elle a adoptées avec sa compagne, après une batterie d'exams, d'entretiens, de certificats, contrainte de cacher son homosexualité pour prouver son aptitude à être parent. Si les études montrent

depuis trente ans qu'homosexualité et parentalité se conjuguent avec tout autant de bonheur qu'hétérosexualité et parentalité, il reste encore des pistes à explorer dans le fonctionnement de différentes constructions familiales, notamment pour ce qui concerne la coparentalité, la maternité pour autrui ou les pères gay, encore peu étudiés. Aujourd'hui, c'est vers ces thématiques que se tournent les chercheurs, quand ils ne s'intéressent pas plus simplement... aux couples hétérosexuels.

L'APGL organise sa troisième conférence sur l'homoparentalité

Les 25 et 26 octobre prochains, une quarantaine de psychologues, psychiatres, sociologues, juristes et représentants d'associations se rassembleront à Paris pour «Homoparentalités 2005», conférence internationale sur l'homoparentalité organisée par l'Association des parents et futurs parents gay et lesbiens (APGL). Plusieurs tables rondes aborderont les différentes formes d'homoparentalité (adoption, AMP, coparentalité, maternité pour autrui), l'homoparentalité au quotidien, la parenté sociale, la législation en France et dans le monde, la religion et la visibilité. La psychologue canadienne Danielle Julien y présentera notamment les résultats préliminaires d'une enquête comparative en cours sur les familles homoparentales canadiennes et françaises.

Renseignements et inscriptions sur www.conference-apgl.org



SUSAN GOLOMBOK

«LE FAIT QUE JE NE SOIS PAS LESBIENNE M'A AIDÉE. MES ÉTUDES ONT ÉTÉ PRISES PLUS AU SÉRIEUX.»

PIONNIÈRE DE LA RECHERCHE SUR L'HOMOPARENTALITÉ, LA PSYCHOLOGUE BRITANNIQUE SUSAN GOLOMBOK RÉPOND, DEPUIS VINGT ANS, AUX MÊMES ARGUMENTS.

En 1976, Susan Golombok, alors jeune étudiante en psychologie, lit par hasard un article sur les problèmes que rencontrent les mères lesbiennes anglaises quand elles divorcent. Impossible d'avoir la garde des enfants dès lors que l'homosexualité de la mère est révélée à la cour – il ne serait pas dans l'intérêt de l'enfant d'être élevé par une mère lesbienne. «Je trouvais le sujet intéressant. J'ai eu la chance de travailler avec un pédopsychiatre [Michael Rutter] qui croyait plus aux preuves apportées par la recherche qu'aux préjugés.» L'étude de Golombok, publiée en 1983, fut l'une des premières recherches sur l'homoparentalité menée sur le long terme. À l'époque, les résultats concernant le développement des enfants de mères divorcées hétérosexuelles et homosexuelles sont une petite révolution: aucune différence notable n'est décelée. Cependant, questions

et critiques ne tarderont pas à fuser. Que deviennent ces enfants à l'âge adulte? Et qu'en est-il des enfants nés au sein d'un couple de femmes, par rapport à ceux qui ont eu un père pendant les premières années de leur vie? Golombok suivra les enfants pendant quatorze ans pour répondre à la première question. Elle entamera une autre étude sur les enfants conçus par insémination artificielle avec donneur (IAD) pour explorer le deuxième point. Les deux recherches n'apportent rien de nouveau sur le développement des enfants. Elles confirment simplement que les mères lesbiennes abordent le sujet de la conception de l'enfant avec plus d'ouverture que les parents hétéros. Quand la psychologue a pu travailler sur une enquête de grande ampleur, concernant près de 14 000 femmes ayant accouché en 1991 et en 1992 dans la région d'Avon, en Grande-Bretagne, elle a initié une troisième étude sur les mères lesbiennes. «On nous reproche constamment d'avoir des échantillons trop réduits, fondés sur le volontariat, donc non représentatifs. C'était l'occasion de répondre à cette critique, puisque les femmes étaient choisies sur d'autres critères.» Les résultats sont toujours les mêmes. Susan Golombok avoue être parfois fatiguée de répondre aux mêmes arguments, même si les critiques ont aussi servi à guider son propre travail: «De toute évidence, quand des études faites même sur de petits échantillons – mais des échantillons différents –, utilisant diverses méthodes, donnent depuis des années des résultats similaires, c'est qu'il y a une raison.» Aujourd'hui, l'orientation sexuelle n'est plus utilisée en justice pour refuser la garde à un parent. Golombok est convaincue que la recherche y a contribué, d'une façon ou d'une autre. Elle-même a été appelée à témoigner devant la cour dans certains cas. «Mais il y a toujours cette idée, que partagent beaucoup de gens, qu'une famille homoparentale n'est quand même pas la meilleure famille possible pour un enfant. On la retrouve aussi chez certains psychologues proches de la psychanalyse. Les psychanalystes sont avant tout des cliniciens qui rencontrent dans leur pratique des gens qui vont mal, et non des chercheurs qui examinent une population donnée.» Même si la recherche a évolué, le discours des «opposants» à l'homoparentalité n'a pas changé: «Il est intéressant de voir que les arguments entendus dans les années 70 au sujet des mères lesbiennes divorcées resurgissent à d'autres sujets: d'abord l'accès à l'aide médicale à la procréation, puis, plus récemment, dans le débat sur l'adoption conjointe par un couple du même sexe», votée en Grande-Bretagne en 2002. Golombok fait souvent référence à la politique. La recherche y est-elle à ce point liée? Elle réfléchit un moment avant de répondre: «La famille est, en tout cas en Angleterre, constamment utilisée par les partis politiques pour marquer leurs valeurs et leurs différences. Ce que je n'aime pas, c'est qu'ils le fassent en ignorant totalement la recherche qui existe sur le sujet.» Susan Golombok a été auditionnée par le Parlement lors des débats sur l'adoption conjointe: «D'une certaine façon, le fait que je ne sois pas lesbienne m'a aidée. Mes études ont été prises plus au sérieux, sachant que je n'étais pas concernée, notamment lors de ces auditions.» Elle en garde un bon souvenir. «Je ne suis pas un décideur, mon rôle est celui d'une scientifique. Mais je suis heureuse de voir que ma recherche peut contribuer à nourrir le débat. Qu'ensuite les personnes aient des jugements de valeur ou des positions morales est une autre chose. Mais, au moins, ce sera un débat entre personnes informées!» Au bout de trente ans, Golombok a l'impression d'avoir fait le tour de la question: «Aucune des inquiétudes exprimées il y a trente ans sur ces familles ne s'est révélée fondée.» L'année prochaine, elle terminera son étude sur le suivi d'enfants conçus par IAD, aujourd'hui âgés de 12 ans, pour passer ensuite à autre chose. Enfin, presque. Étudier la paternité des gays la tente: «C'est un sujet encore très peu exploré par la recherche, peut-être parce qu'il y a beaucoup moins de gays que de lesbiennes qui élèvent leurs enfants au quotidien avec un partenaire du même sexe.» En attendant, elle s'intéressera surtout à des couples hétéros et à leurs enfants. Pour changer...

PATRICIA BAETENS

«LES DRAMES N'ARRIVENT QUE LORSQUE L'ENFANT APPREND LA VÉRITÉ TROP TARD, OU PAR UNE TIERCE PERSONNE.»

PSYCHOLOGUE AU SERVICE D'AMP D'UN HÔPITAL BRUXELLOIS, PATRICIA BAETENS RENCONTRE DES COUPLES DE LESBIENNES TOUS LES JOURS.

Depuis son arrivée en 1992 à l'hôpital de l'AZ-VUB, où elle a repris le poste d'Anne Brewaeyts (*lire page suivante*) au service d'aide médicale à la procréation, la psychologue Patricia Baetens a vu défiler des milliers de couples homos. L'hôpital reçoit en moyenne 300 nouveaux couples de femmes par an, principalement pour des inséminations artificielles avec donneur anonyme (IAD), mais aussi pour des projets de coparentalité. Dans une étude publiée en 2002, elle dresse le portrait type du couple de femmes se présentant pour un projet d'IAD: stable, appartenant plutôt à la classe moyenne, évoluant dans un contexte majoritairement hétérosexuel. Quoi de plus banal? Pourtant, elle se souvient encore des réticences rencontrées à l'annonce de son sujet de recherche, il y a quinze ans: *«Tout le monde pensait que j'étais lesbienne, se souvient-elle avec un sourire. Mais, pour moi, c'était une simple histoire de non-discrimination.»* Elle se revendique féministe, *«même si c'est un peu mal vu aujourd'hui»*. Au fil des années, Baetens a constaté l'évolution des mentalités chez les homos eux-mêmes: *«Pendant longtemps, l'homosexualité impliquait de renoncer au désir d'enfant. C'est encore le cas pour beaucoup d'hommes homosexuels, qui n'imaginent pas concilier les deux.»* Aujourd'hui, l'homoparentalité est entrée dans les mœurs, en tout cas en Belgique. Baetens ne reçoit plus que les couples *«qui posent des difficultés»*, notamment quand l'un des partenaires n'assume pas son homosexualité. Les autres passent par un simple entretien avec une infirmière. Chez les Françaises qu'elle rencontre, elle retient deux choses: *«Elles sont heureuses d'être reconnues en tant que couple et soulagées d'être conseillées sur la façon de répondre aux questions de l'enfant.»* Aux parents, homos ou hétéros, Baetens conseille de parler à l'enfant de sa conception dès son plus jeune âge, en évoquant le désir commun des parents d'avoir un enfant et la nécessaire intervention du donneur pour réaliser ce désir. Souvent, elle doit leur rappeler la différence entre une adoption et une conception par IAD: *«Les enfants adoptés cherchent le pourquoi de leur abandon. Alors que, pour un enfant conçu par IAD, le pourquoi est là: c'est l'impossibilité du couple à concevoir sans l'aide d'un donneur. Les drames n'arrivent que lorsque l'enfant apprend la vérité trop tard, ou par une tierce personne.»* En France, où elle se rend régulièrement pour des conférences, Baetens mesure le chemin parcouru par les Belges: *«J'entends de la part de collègues français des arguments que plus personne n'utilise en Belgique, comme celui qui veut que les parents homos fassent des enfants homos. Il est évident qu'un enfant qui grandit avec deux parents du même sexe se posera la question de sa propre sexualité un jour: "Vais-je ressembler à mes parents?" Cela fait partie de sa construction et de son développement, mais cela ne veut pas pour autant dire qu'il s'identifiera comme homosexuel! Malheureusement, les Français restent souvent sur leurs préjugés, regrette-t-elle. Dans votre pays, la psychanalyse a encore un tel poids!»*



ANNE BREWAEYS

«LES FAMILLES HOMOPARENTALES ONT FACILITÉ LES CHOSES POUR LES COUPLES HÉTÉROSEXUELS.»

APRÈS LES ENFANTS D'HOMOS, ANNE BREWAEYS S'INTÉRESSE AUJOURD'HUI AUX DONNEURS ET À LA PLACE QUE LEUR ACCORDENT LES COUPLES DE LESBIENNES ET LES COUPLES HÉTÉROS.

La psychologue Anne Brewaeys se souvient encore de la première lesbienne qui s'est présentée à l'hôpital de l'AZ-VUB, à Bruxelles, pour une insémination artificielle avec donneur. C'était en 1983. Ni elle ni le chef de clinique n'avaient alors été confrontés à une demande pareille. «*Le Pr Devroey [chef de clinique] a une grande qualité: il sait écouter ses patients*, explique-t-elle. *Nous nous sommes dit qu'il n'y avait pas de raison de refuser cette demande, malgré les réticences que nous pouvions rencontrer au sein de la clinique.*» Brewaeys pose une seule condition: comme il n'existe alors aucune étude sur ce type de famille, elle veut suivre les couples et leurs enfants. Elle a donc étudié un groupe d'enfants pendant une dizaine d'années, de la naissance à la préadolescence (aujourd'hui, le plus âgé a 22 ans). Puis l'étude s'est arrêtée, faute de financement. «*C'est dommage... mais c'est une question de priorités.*» En effet, à ce stade, la question du bien-être des enfants d'homosexuels ne se pose plus dans le monde scientifique. Les résultats de l'étude de Brewaeys et des autres études parues entretemps aux États-Unis, en Angleterre et aux Pays-Bas vont tous dans le même sens: ces enfants se développent comme les autres, et les mères lesbiennes s'en sortent en moyenne mieux que les parents hétéros. «*C'est assez exceptionnel que des études menées dans des pays aussi différents donnent des résultats aussi unanimes*», fait remarquer Brewaeys, qui travaille aujourd'hui dans un service d'aide médicale à la procréation à Leiden, aux Pays-Bas. Si les enfants vont bien, reste la question de la place du donneur. «*Un sujet fascinant*», selon la psychologue. Comment les couples de femmes et les couples hétérosexuels en parlent-ils aux enfants? Deux études menées en parallèle en Belgique et aux Pays-Bas donnent des résultats similaires: les enfants des couples de femmes savent de quelle façon ils ont été conçus avant l'âge de 5 ans, contrairement à ceux de couples hétérosexuels. Brewaeys explique cette différence par les questions de l'enfant sur l'absence de père, mais aussi par le tabou de l'infertilité masculine. La majorité des couples hétérosexuels n'ont pas l'intention de révéler à l'enfant la manière dont il a été conçu, malgré le fait qu'ils en ont souvent parlé à un proche. Ils sont aussi plus nombreux à préférer les dons anonymes. Aux Pays-Bas, où il était possible jusqu'en 2004 de choisir entre un don anonyme et celui d'un donneur connu dont l'enfant peut connaître l'identité à l'âge de 16 ans, 98 % des couples de femmes choisissaient un donneur connu contre 63 % des couples hétérosexuels, selon une récente étude de Brewaeys. «*C'est déjà bien plus qu'il y a quelques années! L'existence de familles différentes, y compris les familles homoparentales, a aussi facilité les choses pour les couples hétérosexuels.*» Les chercheurs sont, eux aussi, mieux acceptés. Brewaeys se souvient dans un éclat de rire d'une des premières conférences auxquelles elle a assisté en tant que jeune chercheuse:

«Un monsieur d'un certain âge m'a abordée à la fin de mon intervention, en s'excusant. Il n'était pas sûr que les lesbiennes aient envie de parler aux hommes!» Brewaeys n'a pas voulu brusquer son collègue en faisant son coming-out de femme hétérosexuelle, mariée et mère d'un enfant. Depuis 2004, les dons anonymes sont interdits aux Pays-Bas. Un nouveau champ d'étude s'ouvre à Brewaeys. Quel profil auront les donneurs? Quelles relations se noueront entre l'enfant et le donneur? Comment les parents en parleront-ils? Cette fois, elle s'intéressera surtout aux couples hétérosexuels: «*On sait finalement assez peu de choses sur eux.*»



Témoignages Une mère, une fille se racontent

DEUX LIVRES, PARUS QUASIMENT EN MÊME TEMPS, DÉCRIVENT DEUX FACETTES DE L'HOMOPARENTALITÉ, VUE PAR UNE MÈRE AVEC CLAIRE ALTMAN ET PAR UNE FILLE AVEC CLAIRE BRETON. AU FINAL, LA MÊME CONCLUSION: C'EST LE SECRET ET L'ABSENCE DE RECONNAISSANCE SOCIALE QUI POSENT PROBLÈME, PAS L'ORIENTATION SEXUELLE DES PARENTS.



CLAIRE ALTMAN «AVOIR LES MÊMES DROITS QUE LES AUTRES.»

MÈRE DE DEUX FILLES ADOPTIVES, CLAIRE ALTMAN RACONTE DANS «DEUX FEMMES ET UN COUFFIN» L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE HOMOPARENTALE.

Quand, en 1985, Claire Altman et sa compagne, Sophie, pensent pour la première fois à avoir un enfant, elles ne connaissent aucune famille homoparentale. «*Mais, une fois que nous nous sommes décidées, il n'était plus question d'accepter cette loi non dite selon laquelle les homos ne pourraient pas avoir d'enfants.*» De la détermination, il en a fallu dans cette aventure que Claire Altman relate dans son livre, *Deux femmes et un couffin*. Au début, le couple mène deux projets parallèles: Sophie s'oriente d'emblée vers l'adoption alors que Claire souhaite vivre une grossesse. Commence alors la recherche d'un donneur potentiel par petites annonces. Aujourd'hui, Claire en rit, même si elle avoue que, sur le coup, «*c'était parfois assez tragique. Je n'imagine pas le refaire, mais à l'époque cela nous a paru l'unique solution, une sorte de bouteille à la mer.*» Elles ont gardé toutes les lettres reçues, qui les ont menées à des rencontres improbables, de la France au Moyen-Orient, en passant par la Hollande. Entretemps, la procédure d'adoption de Sophie aboutit et une petite fille arrive d'Amérique latine. Après deux ans de tentatives d'insémination infructueuses, Claire se tourne, elle aussi, vers cette option. Une autre fille arrive trois ans plus tard, après un long parcours du combattant pour décrocher l'agrément nécessaire. Face à l'assistance sociale et aux psychiatres, il n'était pas question pour Claire de révéler qu'elle vivait avec une femme qui avait déjà une petite fille: «*À cette époque, il n'était pas possible d'évoquer son homosexualité. Les portes se seraient fermées. D'ailleurs, c'est toujours le cas dans beaucoup de départements.*» La discrétion devient une habitude, même s'il n'est pas question pour autant de se cacher à tout prix. «*Nous sommes deux fausses familles monoparentales. Nous avons vécu avec parce qu'il le fallait. Aujourd'hui, les choses sont différentes. Les familles homoparentales sont plus nombreuses, elles se montrent et ça ne peut être qu'une bonne chose pour leurs enfants. Ils seront moins seuls qu'ont pu l'être nos filles.*» L'aînée, alors âgée de 10 ans, est confrontée à l'homophobie d'une façon particulièrement violente, en découvrant les inscriptions en lettres rouges peintes par un collègue de Claire sur les murs d'un musée voisin du domicile. L'affaire aboutit à une condamnation en justice, au bout de cinq ans. «*Nous en avons parlé avec nos filles à l'époque, en leur expliquant que des personnes nous en voulaient parce que nous vivions ensemble.*» Les filles, aujourd'hui âgées de 17 et 14 ans, parlent de «*leur famille*». «*Ce qui leur manque aujourd'hui, c'est d'avoir les mêmes droits que les autres. D'être vraiment reconnues comme une famille.*»

Deux femmes et un couffin, de Claire Altman, Ramsay, 280 p., 19 €.

CLAIRE BRETON

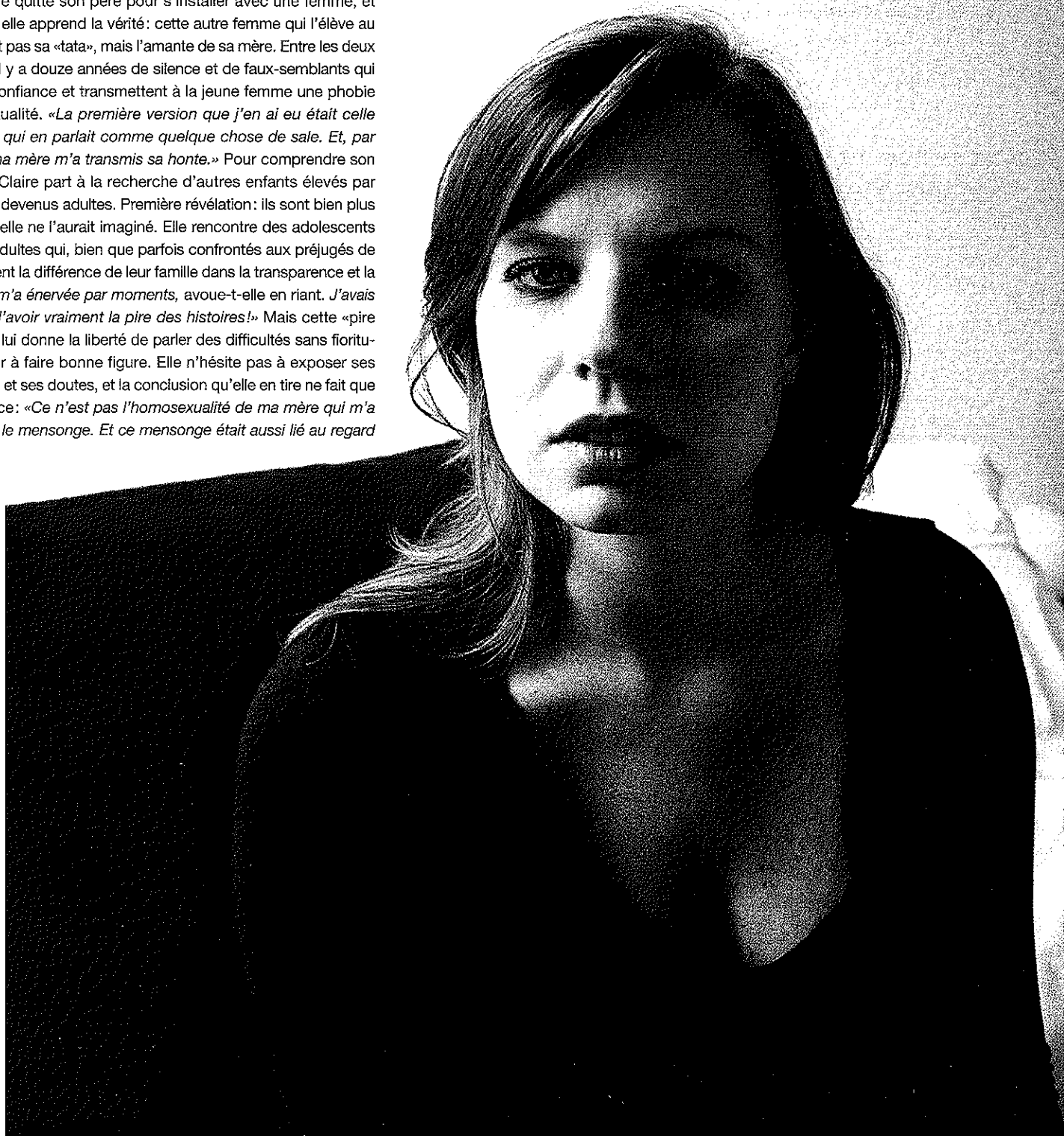
«POUVOIR DIRE : C'EST MA FAMILLE !»

ÉLEVÉE PAR SA MÈRE ET SA «TATA»,
CLAIRE BRETON, 27 ANS, A ÉCRIT «J'AI 2 MAMANS,
C'EST UN SECRET», UN LIVRE-TÉMOIGNAGE
SUR SA VIE D'ENFANT D'HOMOS.

«**Q**uand je voyais ces débats sur le mariage de Bègles et l'homoparentalité, avec des psys, des juristes, des sociologues, ça me foutait en l'air. Personne ne demandait aux enfants ce qu'ils ressentent. J'avais envie de crier que j'avais 27 ans, que j'étais là! Qu'on arrête de privilégier les experts au détriment du vécu des gens!» À défaut de pouvoir pousser son cri du cœur sur les plateaux de télévision, Claire Breton a écrit *J'ai 2 mamans, c'est un secret*. Claire a 3 ans quand sa mère quitte son père pour s'installer avec une femme, et 15 ans quand elle apprend la vérité: cette autre femme qui l'élève au quotidien n'est pas sa «tata», mais l'amante de sa mère. Entre les deux événements, il y a douze années de silence et de faux-semblants qui émettent la confiance et transmettent à la jeune femme une phobie de l'homosexualité. «*La première version que j'en ai eu était celle de mon père, qui en parlait comme quelque chose de sale. Et, par son silence, ma mère m'a transmis sa honte.*» Pour comprendre son propre vécu, Claire part à la recherche d'autres enfants élevés par des homos et devenus adultes. Première révélation: ils sont bien plus nombreux qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle rencontre des adolescents et de jeunes adultes qui, bien que parfois confrontés aux préjugés de la société, vivent la différence de leur famille dans la transparence et la sérénité. «*Ça m'a énervée par moments, avoue-t-elle en riant. J'avais l'impression d'avoir vraiment la pire des histoires!*» Mais cette «pire des histoires» lui donne la liberté de parler des difficultés sans fioritures, sans avoir à faire bonne figure. Elle n'hésite pas à exposer ses contradictions et ses doutes, et la conclusion qu'elle en tire ne fait que gagner en force: «*Ce n'est pas l'homosexualité de ma mère qui m'a blessée, c'est le mensonge. Et ce mensonge était aussi lié au regard*

de la société. Au moment du divorce, deux assistantes sociales sont venues à la maison. À l'époque, il aurait été hors de question d'attribuer la garde à ma mère si son homosexualité avait été découverte.» L'écriture du livre l'a apaisée: «*J'ai réalisé que ce n'était pas l'homosexualité en tant que telle qui m'avait fait si peur. C'était le fait d'avoir à l'assumer comme faisant partie de l'identité familiale.*» Au-delà du silence de sa mère, c'est la non-reconnaissance de sa famille par la société que Claire Breton pointe du doigt: «*Je ne suis pas là pour défendre la cause des homos. Simplement pour dire que les enfants sont là, qu'ils sont grands. Avec ou sans loi, des enfants naissent, alors autant qu'il y ait un cadre! Parce que, quand ça va mal, l'enfant est le premier à trinquer. Moi, je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé si ma mère était morte...*» Un statut juridique, ce serait aussi une façon de trouver sa place dans la société: «*Il nous manque des mots pour définir nos familles aux yeux de la société. De pouvoir dire: c'est ma famille, même si elle peut paraître étrange aux autres, et ce sera toujours ma famille.*»

J'ai 2 mamans, c'est un secret, de Claire Breton, Leduc S. Éditions, 188 p., 16,90 €.



FAMILLES HOMOPARENTALES : DES ÉTUDES CONTRE LES CLICHÉS

QUE RÉPONDENT LES ÉTUDES SCIENTIFIQUES SUR L'HOMOPARENTALITÉ AUX ARGUMENTS LES PLUS SOUVENT ENTENDUS ?

«Les parents homosexuels font des enfants homosexuels.» FAUX

Dans l'étude de Bailey *et al.* de 1995, plus de 90 % des fils adultes de pères gay étaient hétéros. Selon l'étude menée par Tasker et Golombok en 1996 pendant quatorze ans sur un groupe de 46 jeunes adultes, enfants de mères célibataires et de mères lesbiennes, les jeunes élevés par une mère lesbienne envisageaient la possibilité d'une relation homosexuelle plus souvent que les enfants de mères hétéros, sans pour autant s'y engager. Le taux de jeunes s'identifiant comme homos était le même dans les deux groupes.

«Les homosexuels ne sont pas de bons parents.» FAUX

Selon une multitude d'études (Mucklow et Phelan, 1979; Kirkpatrick *et al.*, 1981; Kirkpatrick, 1987; Flaks *et al.*, 1995; Tasker et Golombok, 1997; Brewaeys *et al.*, 1997; Chan *et al.*, 1998; MacCallum et Golombok, 2004, entre autres), il n'y a pas de différence entre parents homos et hétéros quant à l'attention qu'ils portent à l'enfant, au temps qu'ils passent avec lui ou à la qualité de la relation qu'ils ont avec l'enfant. Dans l'étude de Brewaeys *et al.* de 1997, les soins à l'enfant étaient partagés plus équitablement dans les couples de femmes que dans les couples hétéros. Golombok montre, dans son étude de 1997, que les mères lesbiennes avaient plus d'interactions avec leurs enfants que les mères hétéros.

«Un enfant a besoin d'un père et d'une mère pour avoir un développement harmonieux.» FAUX

Ce n'est pas le sexe du ou des parents qui compte, mais la qualité de sa relation avec l'enfant. L'absence du père, étudiée chez des enfants de 4 à 9 ans par Flaks *et al.* en 1995, Chan *et al.* en 1998, Brewaeys *et al.* en 1997 et Golombok *et al.* en 1997, ne semble avoir aucune incidence sur le développement de l'identité sexuelle et le développement psychologique de façon générale. Peu d'études existent sur les couples d'hommes, mais les recherches sur les pères célibataires semblent confirmer que le développement d'un enfant ne souffre pas de l'absence de mère. Dans l'étude de Golombok *et al.* de 2003, incluant des familles monoparentales et biparentales, avec des parents homos et hétéros, les différences notables se situaient entre familles biparentales et familles monoparentales, indépendamment du sexe du ou des parents.

«Les homosexuels qui veulent des enfants refusent l'altérité.» FAUX

Selon l'étude de Golombok et Tasker de 1997, les enfants de mères divorcées lesbiennes avaient un contact plus régulier avec leur père que les enfants de mères divorcées hétéros. L'étude de Brewaeys et Baetens réalisée en 2001, montre qu'un tiers des couples de femmes qui avaient

engagé une procédure d'IAD avaient déjà choisi pour leur enfant un parrain qui aurait une fonction particulière auprès de l'enfant. Quant aux couples d'hommes élevant des enfants, difficile pour eux d'échapper aux femmes, tant les métiers de la petite enfance sont féminisés!

«Un enfant ne peut pas avoir deux pères ou deux mères.» VRAI et FAUX

Un enfant ne peut biologiquement être issu de deux hommes ou de deux femmes, et les parents homos l'expliquent à leurs enfants. Les couples de femmes ayant eu recours à l'IAD sont souvent plus ouverts que les couples hétéros sur la question de la conception de leur enfant: dans l'étude de Brewaeys *et al.* de 1997, seul un des 38 couples hétéros interrogés avait parlé de sa conception à l'enfant (entre 4 et 8 ans), alors que 29 des 30 couples de femmes interrogés l'avaient fait. Dans l'étude de Lycett *et al.* de 2005, 61 % des 46 couples hétéros avec des enfants de 4 à 8 ans conçus par IAD n'avaient pas l'intention d'en parler avec l'enfant. En revanche, deux parents du même sexe peuvent parfaitement exercer des fonctions parentales au quotidien. Dans l'étude de Brewaeys *et al.* de 1997, les enfants considéraient leur mère sociale comme un parent, de la même façon que les enfants de couples hétéros considéraient leur père. Cependant, les mères sociales avaient plus d'interactions que les pères avec leur enfant. Cela n'est pas nécessairement lié à l'orientation sexuelle de la mère sociale, mais à l'éducation plus centrée sur la maternité que les filles reçoivent.

«Les enfants d'homosexuels subissent des moqueries à l'école.» FAUX

Dans l'étude de Golombok *et al.* de 1983, il n'existait aucune différence entre les difficultés sociales des enfants de mères lesbiennes et de mères hétéros. Selon l'étude réalisée en 1986 par Green *et al.*, les descriptions que faisaient les enfants de lesbiennes de leurs relations avec leur mère ne différaient pas de celles des enfants de parents hétéros. En revanche, les enfants semblent être conscients de la possibilité de subir une discrimination et ils choisissent les personnes auxquelles ils parlent de leur famille (Javaid, 1993; Tasker et Golombok, 1995).

«Les enfants d'homosexuels auront des problèmes psychologiques.» FAUX

Toutes les études menées depuis la fin des années 70 sur des durées variées et des échantillons d'enfants d'âges différents, voire déjà adultes, confirment la même chose: le développement psychologique, social et sexuel des enfants élevés par des parents homos ne diffère pas de celui des enfants élevés par des parents hétéros (Kirkpatrick *et al.*, 1981; Golombok *et al.*, 1983; Brewaeys *et al.*, 1997; Flaks *et al.*, 1995; Golombok *et al.*, 1997; Tasker et Golombok, 1995). L'étude de Golombok *et al.* de 2003 sur la population représentative d'une région précise d'Angleterre confirme ces résultats. Les problèmes psychologiques des enfants sont liés dans les deux types de familles aux difficultés financières, à la mauvaise entente ou aux tensions entre les parents.

«Un enfant issu d'un don de gamètes se posera la question de ses origines biologiques.» VRAI et FAUX

Tout dépend de l'enfant. Dans l'étude de Vanfraussen de 2003 portant sur des enfants belges de 7 à 17 ans conçus par IAD avec un donneur anonyme et élevés par deux mères, 46% des enfants auraient souhaité avoir plus d'informations sur le donneur. La raison invoquée était la curiosité. Selon l'étude de Scheib *et al.* de 2004, portant sur des enfants américains de 12 à 17 ans, conçus par IAD avec un donneur connu et élevés par des couples hétéros, homos, et des femmes seules, plus de 80% des adolescents avaient l'intention de s'enquérir sur l'identité du donneur, principalement par curiosité. Par ailleurs, la majorité des couples de femmes en parcours d'IAD choisissent un donneur connu pour leur enfant, dès lors que la législation le leur permet (par exemple aux Pays-Bas). Selon l'étude de Brewaeys *et al.* réalisée en 2005, 98% des couples de femmes hollandais choisissent un donneur connu, contre 61% des couples hétéros.

Les références complètes des études citées dans ce dossier sont disponibles sur tetu.com.

À lire : le guide du parfait parent homo

Respectivement présidente d'honneur et responsable juridique de l'APGL, Martine Gross et Mathieu Peycéré ont rassemblé leurs expériences à l'écoute des familles homoparentales pour écrire un manuel, unique en son genre en France. Construit comme un véritable guide pour futurs parents, le livre aborde les différentes formes d'homoparentalité, la législation, les relations avec l'école, la CAF ou la maternité, la religion, la visibilité... Infos, conseils pratiques et pistes de réflexion sont illustrés par des témoignages de parents et d'enfants. Une place importante est faite à la coparentalité : préparation du projet, question de garde, embûches courantes... Un guide pour rappeler que les familles sont multiples : à chacun de construire la sienne!

Fonder une famille homoparentale, de Martine Gross et Mathieu Peycéré, Ramsay, 350 p., 20€.

TETU.com
LE MAGAZINE DES GAYS ET DES LESBIENNES

CE MOIS-CI SUR TETU.COM
* SUIVEZ LE FEUILLETON «90 JOURS POUR MAIGRIR» TOUS LES QUINZE JOURS
* INTERVIEW EXCLUSIVE DE L'ARTISTE ÉMILIE JOUVET
* MISE EN LIGNE DES ARCHIVES DU QUOTIDIEN DE TETU.COM DEPUIS 1997

ET TOUJOURS LE QUOTIDIEN DE TETU.COM, LE CLUBBING, TETUCLUB, LES INFOS SANTÉ, UNE SÉLECTION DE LIENS GAY ET LESBIENS, ET BIEN D'AUTRES CHOSES ENCORE...